UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01107707 0

Benes, Edvard
Détruisez l'Autriche-Hongrie

DB
48
B4
1916a

Détruisez l'Autriche-Hongrie!

LE MARTYRE DES TCHÉCO-SLOVAQUES A TRAVERS L'HISTOIRE

PAR

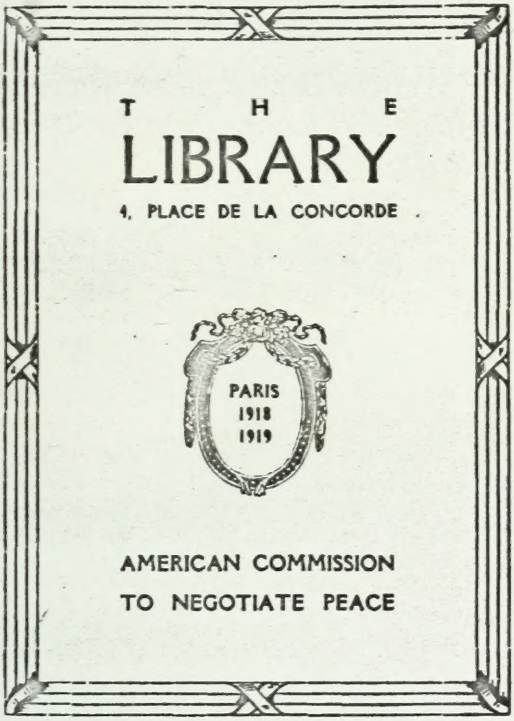
Edvard BENEŠ

PRIVAT DOCENT DE SOCIOLOGIE A L'UNIVERSITÉ TCHÈQUE
DE PRAGUE
ET SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DU CONSEIL NATIONAL TCHÉCO-SLOVAQUE
DE PARIS

PARIS
LIBRAIRIE DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15

1 fr. 50

Imp. Lahure, 15, rue Soufflot, Paris.
Majoration Temporaire
0 o/o du prix marqué



1

722
1634

DÉTRUISEZ
L'AUTRICHE-HONGRIE!

DÉTRUISEZ
L'AUTRICHE-HONGRIE!

LE MARTYRE DES TCHÉCO-SLOVAQUES A TRAVERS L'HISTOIRE

PAR

Edvard BENEŠ

PRIVAT DOCENT DE SOCIOLOGIE A L'UNIVERSITÉ TCHÈQUE
DE PRAGUE
ET SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DU CONSEIL NATIONAL TCHÉCO-SLOVAQUE
DE PARIS

PARIS
LIBRAIRIE DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15

[Copy 2]

UNIV
LIBRARY
OCT - 7 1969

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

DD
48
B4
1916a

http://www.archive.org/details/dtruisezlautri00bene

DB48
.B4
copy 2

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.

Copyright by librairie Delagrave 1916.

By transfer
Department of State
1919.

DÉTRUISEZ
L'AUTRICHE-HONGRIE!

I

LES TCHÉCO-SLOVAQUES : LE SENS DE LEUR HISTOIRE

Les Tchéco-Slovaques, ou tout simplement les Tchèques, se composent de deux éléments : sept millions de Tchèques en Bohême, en Moravie et en Silésie, et trois millions de Slovaques habitant le nord de la Hongrie, depuis le confluent de la Morava et du Danube jusqu'à la Tizsa supérieure. Ces deux branches de la même nation ont la même civilisation, la même langue et la même histoire ; le dialecte slovaque diffère à peine du tchèque, beaucoup moins certainement que le slovène du serbo-croate. L'unique obstacle à leur union complète est d'ordre politique : les Tchèques sont sous le joug de l'Autriche, les Slovaques sous celui de la Hongrie, des Magyars.

Jusqu'au milieu du dix-neuvième siècle, les liens qui les rattachaient furent très étroits, et quelques-uns des plus illustres ouvriers de la renaissance tchèque étaient des Slovaques. Au milieu du siècle dernier, quelques patriotes slovaques pensèrent que, pour intéresser la masse du peuple slovaque à la lutte contre les Magyars, il y aurait avantage à abandonner la

langue littéraire tchèque et à adopter le dialecte local slovaque. Ce mouvement séparatiste s'accentua avec l'établissement du dualisme austro-hongrois en 1867. Les Slovaques, devenant juridiquement membres d'un autre État, furent séparés complètement des Tchèques. Cette division en deux branches de la nation tchéco-slovaque n'existe donc que depuis la seconde moitié du dix-neuvième siècle, et encore les différences sont-elles insignifiantes. Néanmoins, en raison de leur situation géographique, l'histoire des Slovaques fut orientée un peu différemment : beaucoup des souffrances qui ont affligé les Tchèques leur furent épargnées, mais en revanche ils en subirent d'autres qui n'atteignirent les Tchèques qu'indirectement.

Pour retracer l'histoire des Tchéco-Slovaques en quelques traits essentiels, je l'envisagerai d'abord à un point de vue tout à fait général.

Toute leur histoire se résume ainsi :

La nation tchèque, profondément idéaliste et humanitaire, poursuivait par sa vie, par son histoire, par son travail séculaire, le noble but d'arriver à une haute conception religieuse et morale de l'existence. Toute son activité se concentrait dans une recherche fiévreuse des idéals philosophiques moraux de bonheur, de justice et d'humanité. Elle ne désirait que vivre en paix pour remplir cette tâche historique.

Mais, dans la poursuite de cet idéal, elle a rencontré trois grands obstacles : les Allemands d'abord, jusqu'au quinzième siècle ; puis la dynastie des Habsbourg, qui se servirent des Allemands pour l'exterminer ; et, enfin, les Magyars, qui, alliés traditionnels des Allemands, essayèrent d'anéantir les Slovaques.

Et ces trois ennemis séculaires, qui n'ont jamais

désarmé, qui n'ont jamais cessé d'attenter à sa vie et qui ont même failli réussir à l'écraser, la menacent encore continuellement. Habitant les pays slaves les plus occidentaux, enfoncés profondément dans le bloc allemand et entourés du côté de l'est par les Magyars, cette situation imposait fatalement aux Tchéco-Slovaques, durant toute leur vie nationale, ce lourd fardeau de luttes perpétuelles.

Il n'y a pas dans toute leur histoire une seule époque qui ne soit remplie par des conflits avec l'un de ces trois ennemis.

Il est extrêmement significatif de constater que ces trois adversaires sont considérés aujourd'hui comme les ennemis les plus abjects de l'humanité; l'histoire du pays tchèque montre qu'il n'en a jamais été autrement. Si l'Europe gémit aujourd'hui sous la brutalité germano-austro-magyare, il faut se souvenir que la nation tchéco-slovaque la subit depuis douze cents ans. Pendant ces douze siècles, les Tchèques ne furent jamais les agresseurs. Ils se défendirent à grand'peine et échappèrent presque par miracle au sort de leurs malheureux frères slaves de l'Elbe.

Il faut avouer que le destin nous fut très peu favorable en nous plaçant dans de telles circonstances.

Prenons donc ces ennemis l'un après l'autre, et voyons quelles furent les péripéties de ces luttes.

II

LA LUTTE DES TCHÉCO-SLOVAQUES CONTRE LES ALLEMANDS

Les Tchèques sont venus s'établir dans les pays qu'ils occupent vers la fin du sixième siècle ou au septième siècle après Jésus-Christ. Ils furent immédiatement obligés de se défendre contre les attaques des tribus germaines. L'histoire nous raconte les exploits de Charlemagne contre eux.

Le premier des héros nationaux, Saint Venceslas, est déjà en lutte avec les peuplades teutonnes; il est obligé de leur payer tribut. Tous ses successeurs, sans exception, furent en conflit, d'une manière plus ou moins violente, avec les Allemands. Les pays tchèques sont alors continuellement menacés, surtout par les empereurs du Saint-Empire Romain. Nos rois nationaux Boleslas, Bretislav, Sobeslav, Premysl Ottakar, sont obligés de soutenir des guerres continuelles avec les Germains.

Ainsi l'histoire de la Bohême jusqu'au quatorzième siècle se résume en des luttes contre les Germains. Les Slaves du Sud ont toute leur histoire pleine de combats contre les Turcs. Chez nous, le rôle d'ennemi héréditaire est joué par les Austro-Allemands. On trouve partout des traces de ces luttes, dans nos premiers

documents historiques et littéraires, dans nos légendes, dans les coutumes et dans les souvenirs familiaux. Toute notre civilisation en est profondément imprégnée.

Quand le dernier roi de la première dynastie autochtone des Premyslides mourut et que le royaume de Bohême passa à la maison de Luxembourg, l'époque glorieuse de la Bohême commença : ce fut surtout Charles IV qui, ayant été élu empereur du Saint-Empire Romain, continua à résider à Prague et contribua à faire de la Bohême le centre intellectuel de toute l'Europe. Non seulement il a créé la prospérité économique de son pays, agrandi son territoire et embelli Prague, sa capitale, de monuments d'une grande valeur artistique, mais il a encore donné naissance, en fondant l'université de Prague, à ce grand mouvement intellectuel, moral et religieux dont sont sortis Jean Huss et l'époque magnifique des guerres hussites.

Sans entrer dans les détails de ces temps mouvementés, nous devons seulement remarquer que les Tchèques considèrent cette époque comme l'une des plus glorieuses de leur histoire. Ils ont donné à l'Europe l'homme qui a commencé la lutte pour l'affranchissement de la conscience individuelle, Jean Huss. Ce ne fut pas seulement un réformateur religieux, mais il fut l'initiateur de ce grand mouvement philosophique qui a abouti à la Révolution française et à l'établissement de l'individualisme philosophique et politique moderne. C'est par Jean Huss que la Bohême se relie aux plus grands penseurs français.

Vous savez tous qu'il fut brûlé vif à Constance et que la nation tchèque se souleva tout entière pour

venger sa mort. La lutte, qui était avant tout un combat pour la liberté de conscience et pour la liberté religieuse, se transforma bientôt en une prise d'armes contre les Allemands. Ceux-ci, à plusieurs reprises, envahirent la Bohême pour exterminer les hérétiques tchèques. Toujours ils en furent chassés. Le peuple tchèque commença alors à combattre à l'intérieur du pays les colons allemands et finit par s'en débarrasser presque complètement. C'est ainsi que les guerres hussites ont pris un caractère national.

Depuis le quinzième siècle, ces luttes des Tchèques contre les Allemands n'ont jamais cessé, seulement leur caractère fut très souvent caché ou modifié en apparence par leur antagonisme avec la dynastie des Habsbourg. Mais au fond elles subsistaient toujours. Les querelles religieuses à l'intérieur de la Bohême continuaient. Or, puisque les Allemands étaient catholiques et que les Tchèques persistaient à demeurer des hérétiques, elles devaient fatalement prendre un caractère national.

Peu après les guerres des Hussites nous voyons ces combats se renouveler sous Georges de Podiebrad (1458-1471), qui durant tout son règne défendit, en vrai héros, la Bohême contre les invasions des États allemands voisins.

III

LES TCHÉCO-SLOVAQUES ET LES HABSBOURG

Négligeant la courte époque des règnes des deux rois de la famille polonaise de Jagellon, nous arrivons à la date fatale 1526.

C'est la date où fut introduite en Bohême la monarchie des Habsbourg, et c'est la date la plus néfaste de toute l'histoire du peuple tchèque. A partir de ce moment, ses luttes pour la liberté de conscience, la liberté religieuse et contre les Allemands se combinent avec celles extrêmement âpres et violentes dirigées contre la maison des Habsbourg et, dans la dernière phase, contre les Magyars.

Or, dans cette gigantesque bataille, dans cette poursuite obstinée de l'idéal de la vie heureuse et juste, trois grands obstacles se sont toujours dressés contre nous.

En acceptant les doctrines de Jean Huss, les Tchèques entrèrent par la grande porte dans la voie de la réforme religieuse.

Et quand, en reprenant ces mêmes doctrines, Luther créa un nouveau mouvement protestant, cette nouvelle réforme trouva un accueil chaleureux en Bohême,

où la grande majorité de la population devint alors protestante.

On connaît les péripéties des luttes religieuses en Europe, depuis Luther jusqu'à la fin de la guerre de Trente ans. Presque toujours la Bohême en fut le centre. Elle a énormément souffert de ces guerres incessantes, et elle fut douloureusement atteinte par leur répercussion.

Mais, ayant à sa tête une dynastie catholique, intolérante, qui, au moyen âge, fut longtemps à la tête de l'Empire allemand, la nation tchèque se trouva bientôt dans une situation désespérée. La dynastie, ayant résolu de la convertir au catholicisme, décida de le faire à l'aide des Allemands, qui nous étaient hostiles et qui, dans les siècles précédents, nous avaient farouchement combattus. Jalouse du pouvoir, ayant une soif insatiable d'accroissement continuel de sa force et un orgueil dynastique tel qu'on n'en a jamais vu, employant sans vergogne les moyens qui lui semblaient les plus efficaces, ne reculant pas même devant les crimes et les ignominies les plus odieux, la maison d'Autriche n'hésita pas à essayer de nous exterminer par les procédés méthodiques, savants et cruels.

En 1526, la nation tchèque, en acceptant librement pour souverain un prince de la maison des Habsbourg, agissait en toute indépendance. Les pays tchèques formaient un État libre et puissant, dont l'esprit était profondément national, et ils étaient favorables à toute réforme religieuse.

Les Habsbourg, devenus maîtres de la Bohême, résolurent au contraire de dépouiller les Tchèques de leur indépendanse politique.

Il y eut donc, dès le début du règne des Habsbourg

en Bohême, une opposition irréductible entre ces deux éléments, la nation et la couronne, et une lutte sans merci s'engagea.

En voici les péripéties.

a) L'extermination des Tchèques en Bohême et en Moravie.

Les trois parties de la monarchie autrichienne, les pays tchèques, les provinces austro-allemandes et les pays hongrois, réunis en 1526 sous le sceptre des Habsbourg, étaient essentiellement distinctes et indépendantes. La personne du monarque était le seul lien existant entre les trois États dont se compose la monarchie actuelle et dont chacun était complètement indépendant des deux autres. Il n'y avait là qu'une pure union personnelle. Le plus important des trois États était la Bohême, non seulement par l'étendue de son territoire, mais encore par le rôle considérable qu'elle venait de jouer tout récemment dans l'histoire de l'Europe et par la constitution féodale qui donnait à la noblesse et aux villes des privilèges très importants contre le pouvoir royal. Les pays héréditaires autrichiens étaient depuis longtemps entre les mains des Habsbourg, qui y exerçaient le pouvoir absolu. Ce pouvoir, en effet, n'était presque pas limité par les droits et les privilèges des États; les fonctions gouvernementales y étaient réservées exclusivement à la maison des souverains, dont la volonté était l'unique source du droit et du pouvoir. C'étaient les pays héréditaires, et c'est par eux seuls que l'Autriche faisait partie de l'Empire d'Allemagne.

En Hongrie, la situation sous le premier Habsbourg

était tout autre. D'une part, ce pays était troublé par les luttes contre les Turcs qui occupaient la plus grande partie du territoire; d'autre part, la Transylvanie avait son souverain national, adversaire déclaré de Ferdinand Ier. En outre, le pouvoir de ce dernier était très limité par les vieilles lois constitutionnelles votées par les États de la Diète aux siècles précédents et consacrées à la fois par l'histoire et par la tradition.

Il est naturel qu'étant en outre presque toujours empereurs d'Allemagne, les souverains de ces trois États aient montré la volonté d'unir ce groupe par un lien étroit. Dans chaque partie les conditions constitutionnelles étaient toutes différentes et le pouvoir du monarque différemment déterminé. Puisque dans l'un de ces trois pays le pouvoir du monarque était presque illimité, que la féodalité était sur son déclin et que les tendances absolutistes se faisaient entrevoir dans toute l'Europe de cette époque, il était plus que naturel que le monarque s'efforçât de réduire les constitutions de ces deux pays libres au niveau des institutions qui existaient dans les pays héréditaires. Cette situation singulière correspondait, du reste, très bien aux tendances dynastiques des Habsbourg et ne pouvait que les aider à atteindre leur but et favoriser leurs calculs politiques. Ainsi toute l'histoire de la monarchie austro-hongroise se résume dans cette lutte mutuelle : d'une part les Habsbourg, qui, poussés par leurs ambitions dynastiques et favorisés par les conditions particulières de leur pays, luttent pour l'unité étroite des trois parties de leur monarchie, à l'origine complètement indépendantes l'une de l'autre; d'autre part, le groupe des pays tchèques et des pays hongrois résiste pendant longtemps à ces efforts cons-

tants; ils tâchent, au contraire, d'augmenter leur indépendance et d'amoindrir le pouvoir absolu du souverain; la couronne de Saint Venceslas, la Bohême, la Moravie et la Silésie ont lutté sans pouvoir remporter la victoire; la Hongrie, au contraire, y a réussi presque complètement.

Le premier Habsbourg élu, en 1526, roi de Bohême par les représentants des États protestants tchèques, d'accord avec leurs collègues catholiques, montra donc immédiatement sa manière de comprendre la politique de la maison autrichienne : il inaugura, dès le début de son règne, dans les États tchèques, un nouveau régime gouvernemental, manifesta ses idées nouvelles sur l'organisation politique du pays, sur le fonctionnement de la Diète féodale et sur le rôle des États. Les États, en présence des tendances dynastiques et absolutistes de Ferdinand Ier, ne furent pas longs à montrer leur mécontentement, qui aboutit rapidement à une révolte ouverte.

Ferdinand Ier écrasa sans peine la révolte. Les États rebelles, particulièrement les villes, furent sévèrement punis. Ferdinand trouva là une occasion d'augmenter les prérogatives royales. Il exploita avec habileté l'échec de la révolte tchèque pour assurer à sa famille le droit héréditaire à la couronne de Saint Venceslas et rendre ainsi sa dynastie indépendante des États tchèques. Il s'arrogea en outre quelques droits très importants dans les affaires intérieures, centralisa les pouvoirs, affirma les principes absolutistes. Il abolit les droits des villes et leur autonomie locale et leur imposa des fonctionnaires royaux. Son absolutisme lui attira la haine générale. Seulement la noblesse perdait de plus en plus de vue les intérêts du peuple

et ne luttait plus que pour les intérêts personnels et égoïstes des classes. Grâce à leur attitude, Ferdinand réussit facilement dans son entreprise de centralisation et d'absolutisme : au moment que les villes étaient privées de tout pouvoir, il ne restait que la dynastie aveuglée par ses intérêts de famille en face de la noblesse, consciente uniquement de ses intérêts matériels immédiats.

Ses successeurs continuèrent sa politique. Pendant tout le seizième siècle, les luttes entre la noblesse tchèque et la dynastie s'accentuèrent. Les nouvelles luttes religieuses de la dynastie catholique contre l'hérésie protestante vinrent compliquer singulièrement les anciennes luttes pour l'indépendance de la Bohême et pour les privilèges de la noblesse. Au commencement du dix-septième siècle, un abîme s'était déjà creusé entre les Tchèques et les Habsbourg, à cause de l'intolérance religieuse de la dynastie, et une seconde révolte des Tchèques contre la maison d'Autriche allait bientôt éclater. Finalement, en 1619, les États tchèques élurent pour roi Frédéric le Palatin et se soulevèrent contre Ferdinand II.

Ce fut le commencement de la guerre de Trente ans. Les Tchèques, battus à la bataille de la Montagne Blanche, près de Prague, eurent à supporter les terribles conséquences d'une révolte avortée.

La bataille de la Montagne Blanche marque la fin de la première période de la lutte entre les États tchèques et les Habsbourg. Vainqueur, le roi Ferdinand II exploita la victoire comme jadis l'avait fait son prédécesseur Ferdinand Ier. Il fit décapiter vingt-sept seigneurs comme chefs de la révolte. Il expulsa du pays un nombre considérable de membres de la noblesse

tchèque, le lendemain de la bataille, et confisqua toute leur fortune. Il assura le triomphe définitif de l'Église catholique en chassant du pays tous ceux qui ne voulaient pas se convertir au catholicisme. Dans les dix années qui suivirent la défaite, six cent cinquante-neuf seigneurs plus ou moins puissants se virent arracher leur fortune, leurs domaines et leurs maisons. La valeur totale de ces confiscations dépassait une trentaine de millions de florins, c'est-à-dire un milliard à peu près de notre monnaie. Les cent douze seigneurs féodaux jusqu'alors indépendants devinrent les vassaux de la couronne et furent dépouillés de tout ce qui leur appartenait. Les amendes et les confiscations subies par les villes coupables dépassaient aussi plusieurs millions.

Les deux tiers de toutes les tenures féodales en Bohême et des domaines des villes furent confisqués. La victoire des Habsbourg et de l'Église catholique était complète. Toute la structure sociale et nationale de la Bohême fut modifiée, l'élément tchèque éliminé des hautes classes, l'aristocratie châtiée, les fortunes confisquées, la petite noblesse chassée du pays, la bourgeoisie forcée de quitter la patrie ou de se convertir au catholicisme, la nation tout entière décimée, annihilée, réduite presque à la ruine, qui d'ailleurs ne devait pas tarder à être consommée. Des aventuriers de toute sorte, venus de tous les pays de l'Europe pour soutenir le roi dans la guerre contre la Bohême, prirent la place de l'ancienne noblesse tchèque; une nouvelle aristocratie fut créée par le souverain; il lui livra le pays et la population suspecte d'hérésie et partagea ses dépouilles avec elle. Cette aristocratie étrangère se montra naturellement très favorable aux

desseins des Habsbourg, puisqu'elle recevait, en récompense de sa docilité, le pays comme butin de guerre; elle fit peser lourdement le joug féodal sur le peuple tchèque, invoquant toujours comme prétexte la défense de la religion. On ne connait pas dans l'histoire l'exemple d'un autre peuple qui aurait jamais subi une vengeance pareille de la part de ses propres souverains.

Ainsi les trois événements principaux après la bataille de la Montagne Blanche étaient la victoire complète des Habsbourg et l'avènement de l'absolutisme royal, l'établissement de la nouvelle aristocratie étrangère et le triomphe définitif de l'Église catholique. Ces trois événements ont eu aussi leurs conséquences marquées et durables pour l'avenir du pays, et on peut les reconnaître très facilement encore à l'époque actuelle. La nouvelle noblesse ainsi que la dynastie réussirent à établir en Bohême les bases de la puissance future dont elles jouissent toutes les deux encore aujourd'hui; la noblesse est maîtresse dans la Diète actuelle de Bohême, et la dynastie a réussi, par la contre-réformation, à catholiciser complètement le peuple et à maintenir son pouvoir en Autriche et en Bohême jusqu'à l'époque actuelle.

Pour donner une puissance légale à ces terribles procédés et pour mater définitivement la Bohême, Ferdinand II établit, de 1620 à 1627, une série de mesures, sous le nom de *Constitution nouvelle*, qui depuis lors sont devenues la base du droit public dans les pays tchèques.

Il jugea nécessaire de modifier en sa faveur quelques articles de l'ancienne constitution du pays; évidemment il ne pouvait le faire légalement que

par l'intermédiaire de la Diète elle-même. Mais cette revision constitutionnelle n'a jamais été soumise à la Diète, — les Habsbourg ne se sont jamais souciés de leurs serments d'observer les lois du pays, et Ferdinand a réalisé ces changements de sa propre volonté.

Les modifications qu'il apporta à la constitution furent donc un *coup d'État* illégal et anticonstitutionnel.

Une innovation importante de la constitution nouvelle avait trait à la question des langues. La langue allemande devenait l'égale de la langue tchèque devant les tribunaux. Cela eut des conséquences désastreuses pour les Tchèques et les magistrats. Pendant le dix-huitième siècle, cette égalité se transforma en une prédominance de la langue allemande, et la langue tchèque ne fut plus employée que dans quelques formules devant le tribunal du pays et devant la Diète.

La bataille de la Montagne Blanche et la Constitution nouvelle furent un nouveau pas vers la consolidation du pouvoir dans les mains des Habsbourg. C'était un changement arbitraire dans la forme du gouvernement, c'était l'achèvement du processus vers la centralisation.

Mais, au point de vue constitutionnel, le principe de l'indépendance d'État de la Bohême restait intact. Le roi de Bohême devenait un souverain plus absolu, mais il restait le roi de Bohême. L'État tchèque existait toujours. La Diète conservait ses anciens droits constitutionnels, amoindris il est vrai, mais au fond les mêmes qu'auparavant. Le parlement général de tous les pays de la couronne de Saint Venceslas demeurait toujours un organe constitutionnel. Le désastre de 1620, suivi par la Constitution nouvelle de

1627, ne marque donc pas la fin de l'indépendance de la Bohême.

La guerre de Trente ans, qui suivit la révolte des États tchèques, complèta le désastre de la Bohême. Le pays, qui avait, au commencement de la guerre, trois millions d'habitants, n'en avait plus, en 1648, le jour de la conclusion définitive de la paix de Westphalie, que huit cent mille à peine. Et à quel point le pays fut saccagé, dévasté, déserté! Il est difficile de s'en faire une idée. La guerre se termina en faveur des Habsbourg. Les meilleurs fils de la Bohême, entre autres Coménius et les membres de la glorieuse Unité des Frères bohêmes, abandonnés par leurs alliés, furent obligés de s'exiler pour toujours. Le successeur de Ferdinand II, Ferdinand III, continua plus librement qu'auparavant ses persécutions; il multiplia les confiscations, força les meilleurs Tchèques à quitter leur patrie.

Les Habsbourg vainqueurs voulurent assurer une fois pour toutes leur pouvoir sur les Tchèques, toujours prêts à la révolte. Ils y réussirent admirablement.

Après avoir chassé du pays presque toute la population capable de résistance, les Habsbourg s'efforcèrent d'exterminer le reste. Ils firent détruire tous les livres tchèques, ils pourchassèrent sans pitié tous les défenseurs des traditions tchèques et tous les patriotes; ils procédèrent à l'anéantissement méthodique de la civilisation tchèque.

Dans de telles conditions, les efforts devaient être nécessairement couronnés de succès. Cent vingt ans après l'établissement de la Constitution nouvelle, quand Marie-Thérèse accomplit un dernier coup d'État contre la constitution du royaume de Bohême, la nation tchèque *n'existait presque plus*. Elle paraissait morte.

Voilà quelle fut l'œuvre des premiers Habsbourg en Bohême.

Voyons maintenant la seconde phase de leur lutte contre les Tchèques.

Les successeurs de Ferdinand III n'eurent qu'à continuer son œuvre. Les Tchèques étaient désarmés, il n'y avait donc qu'à consacrer juridiquement l'état réel des choses. La Constitution nouvelle de Ferdinand II laissait subsister encore l'unité des pays tchèques comme un organe national indépendant. Les successeurs de Ferdinand réussirent à dépouiller les Tchèques de ce dernier reste de leur ancienne indépendance.

Charles VI, par la Pragmatique Sanction, commença par assurer définitivement à sa dynastie la succession au trône de Bohême.

Puis ce fut Marie-Thérèse qui donna le coup de grâce à l'État tchèque.

Avec l'avènement de Marie-Thérèse et de Joseph II, la politique séculaire des Habsbourg entre dans une nouvelle phase. Sa maison, affaiblie par l'extinction de sa branche espagnole et par l'échec de la famille autrichienne dans ses efforts pour s'en assurer la succession, éclipsée par le prestige de Louis XIV, menacée par le péril turc et par la croissance et les appétits du nouvel État prussien, dut abandonner sa politique européenne pour adopter une politique exclusivement autrichienne. Marie-Thérèse ne pouvait plus prétendre imposer sa politique à l'Europe, elle ne pouvait que défendre sa propre couronne. A son avènement, l'absolutisme gouvernemental était à son apogée, le pouvoir des États tchèques était presque nul, tout était mûr pour la centralisation complète.

L'Europe tout entière ne fournissait à Marie-Thérèse que des exemples de monarchies absolues et fortement centralisées. Marie-Thérèse et Joseph II purent donc prendre facilement des mesures absolutistes et centralisatrices, qui eurent pour résultat de priver la Bohême de son indépendance d'État et qui furent acceptées en silence, sans protestation, au milieu de l'indifférence générale.

Marie-Thérèse n'a fait que compléter l'œuvre ébauchée par les premiers Habsbourg, elle n'a fait que hâter la lente évolution de la constitution tchèque vers sa ruine en invoquant les théories de l'absolutisme éclairé. Elle croyait trouver dans la centralisation le seul salut possible pour sa monarchie contre les attaques de Frédéric II. Voyant que l'État prussien était déjà, à cette époque, une machine centraliste et bureaucratique dont le fonctionnement dépendait de la seule volonté du monarque aux mains duquel était concentrée toute l'organisation militaire, économique et financière, elle attribua les succès militaires de Frédéric à ce système de gouvernement. Elle résolut donc de suivre son exemple et de faire de sa monarchie, ou plutôt de ses trois États, un État centralisé, uniforme, homogène.

Par son acte décisif de 1749, suivi plus tard par une série d'autres mesures, Marie-Thérèse compléta la tâche que s'était fixée sa maison. Elle détruisit les derniers organes de l'autonomie administrative financière et judiciaire dans les pays tchèques. Par un acte unilatéral et tout à fait arbitraire, elle mit fin à l'existence de l'État tchèque.

La Hongrie, au cours de toute son évolution historique, se trouva dans une situation complètement

différente. Le péril turc, l'existence de souverains nationaux et assez indépendants en Transylvanie, la nécessité pour les Habsbourg de ménager les États féodaux hongrois, assurèrent aux Magyars un régime de faveur qui devint bientôt traditionnel et leur évita le sort de la Bohême.

Les Tchèques, qui s'étaient soulevés deux fois, furent en butte à l'hostilité de la couronne et réduits à néant. Les relations de la Hongrie avec la dynastie des Habsbourg furent, au contraire, très différentes de celles des Tchèques, et les premières bases du dualisme austro hongrois se trouvèrent ainsi posées.

En réalité, le dualisme, qui n'a revêtu sa forme officielle qu'en 1867, a été, de même que la centralisation et la germanisation de la Cisleithanie, la conséquence d'une évolution très lente et toute naturelle, provenant de conditions historiques spéciales.

Ainsi l'état actuel de l'Autriche-Hongrie, c'est-à-dire sa forme dualiste, n'est que le résultat logique des fatalités historiques, des grandes injustices qui prirent place peu à peu dans l'organisme politique gouverné par les Habsbourg. Les peuples qui laissèrent violenter leurs droits au commencement furent dupes de leur patience et ne virent jamais la fin des abus de pouvoir exercés contre eux. Et on a abouti à la situation actuelle : germanisation et centralisation en Cisleithanie, magyarisation et centralisation en Transleithanie, l'union de ces deux éléments, allemand et magyar, contre les Slaves, et une guerre européenne pour faciliter et hâter leur extermination.

Les réformes commencées par Marie-Thérèse furent poursuivies avec acharnement par Joseph II. Pour achever la centralisation de la monarchie, Joseph II

s'efforça, à l'aide de la bureaucratie centraliste, de faire de toutes ses nations aux langues différentes un seul peuple parlant exclusivement l'allemand, et surtout de détruire tout ce qui l'empêchait encore d'imposer directement sa volonté au peuple. Il poursuivit ce but, non seulement en Cisleithanie, mais encore dans les pays hongrois. Seul de tous les Habsbourg, il était guidé avant tout par ses idées abstraites sur l'absolutisme éclairé et désirait ardemment servir ses peuples plutôt que sa dynastie. Seulement quelle étrange fatalité!

Celui même des Habsbourg qui n'était pas imbu de sentiments hostiles contre nous, en tant que Tchèques, a compris si singulièrement sa mission qu'il s'est efforcé de nous rendre heureux en nous assassinant, ou plutôt en nous achevant.

Heureusement ses mesures politiques eurent un effet tout contraire à celui qu'il en attendait. Les idées issues de la Révolution française commençaient à se répandre en Europe, elles pénétrèrent aussi en Autriche. La philosophie individualiste libéra les consciences individuelles, et par cela même agit directement sur la vie et la liberté des nations. La chute du régime féodal et l'avènement de la démocratie consacra les droits du citoyen, et par cela même aussi les droits des nationalités opprimées. En Bohême, les doctrines des encyclopédistes, de Voltaire, de Rousseau, de Herder aussi, devinrent bientôt très populaires et donnèrent à quelques rares patriotes tchèques qui n'avaient pas perdu foi dans l'avenir de leur peuple, des bases pour ressusciter la nation morte depuis un siècle. Les réformes brutales de Joseph II, les mesures oppressives de ses successeurs Léopold II, François Ier et du régime de

Metternich amenèrent une réaction salutaire qui aboutit au réveil de la nation.

Nous arrivons ainsi à l'époque où une petite poignée d'hommes illustres, les éveilleurs tchèques, en répandant dans le pays la connaissance du passé glorieux de la Bohême, en écrivant des livres tchèques et en traduisant les chefs-d'œuvre des littératures étrangères, réussirent, après soixante-dix années de travail, à ressusciter véritablement la nation tchèque.

En 1848, la nation tchèque peut célébrer sa renaissance. Elle entre immédiatement dans la lutte politique. Guidés par le souvenir de l'ancienne indépendance de la couronne de Saint Venceslas, s'appuyant sur le principe du droit des nationalités, les Tchèques prennent part au mouvement révolutionnaire et cherchent à libérer leur patrie. Ils demandent une constitution pour les pays tchèques.

C'est le début des luttes constitutionnelles.

b) Les luttes politiques de la nation ressuscitée.

Tout d'abord les Tchèques et les Allemands de Bohême prirent part en commun à la campagne révolutionnaire contre l'absolutisme de Metternich. Mais bientôt les Allemands s'aperçurent que l'indépendance tchèque aurait pour conséquence de les mettre en minorité. Le fameux Parlement de Francfort venait de se réunir et propageait parmi les Allemands des idées qu'il est bon de rappeler, surtout aujourd'hui, pour bien faire comprendre les dangers qui ont menacé les Tchèques à chaque période décisive de l'histoire européenne.

C'était vers Francfort qu'étaient tournés les yeux de

tous les Allemands de 1848, épris de liberté et imbus des idées du droit de nationalité, qui souffraient de voir l'incohérence et la division qui régnaient en Allemagne et qui favorisaient l'absolutisme des gouvernements dans les divers États allemands. Leur rêve était d'unir dans la grande Allemagne libre tous les pays habités par les Allemands, de la Baltique jusqu'à l'Adriatique. Les libéraux allemands étaient disposés à donner à cette nouvelle Allemagne la forme d'un État monarchique, les radicaux voulaient plutôt la république. Du reste, sur les détails on n'était pas d'accord. Le mouvement prit bientôt des proportions considérables et s'étendit dans toute l'Autriche, principalement à Vienne, où l'absolutisme était plus rigoureux que partout ailleurs et où, par conséquent, les libéraux révolutionnaires étaient très disposés à accepter contre lui un appui du dehors.

Depuis la chute de Napoléon, les idées basées sur le principe du droit des nationalités n'avaient pas cessé de préoccuper l'opinion publique; les idées sur les États nationaux homogènes, qui sont le fond même de la renaissance des Slaves en Autriche, étaient alors invoquées par les patriotes allemands eux-mêmes, et la même chose d'ailleurs se passait en Grèce, en Belgique, en Italie. Ainsi ce mouvement en Allemagne correspondait strictement à la situation générale de l'Europe. Seulement ce rêve d'une grande Allemagne était beaucoup exagéré, parce qu'il devait se réaliser justement contre les principes dont il était sorti. En effet, les pangermanistes de Francfort voulaient englober dans la grande Allemagne nouvelle tous les pays qui avaient été classés par le congrès de Vienne en 1815 dans la Confédération germanique, des pays qui

étaient, par leur histoire et par leurs traditions, complètement étrangers à l'Allemagne et dont la majeure partie de la population était slave ou italienne. C'est notamment de la Bohême, de la Moravie, de la Silésie, de la Carniole et du Littoral que je veux parler, en laissant de côté la Vénétie et la Lombardie italienne qui se préparaient, elles aussi, à réaliser l'unité italienne. La population non allemande de ces pays ne pouvait être nullement enthousiasmée du rêve teuton et ne voulait à aucun prix être confondue avec les pays allemands de la nouvelle Germanie.

De ces tentatives d'absorption émanées du Parlement de Francfort est sorti le premier conflit sérieux entre les Tchèques et les Allemands de Bohême; on y trouve l'essence même de toutes les luttes tchèques en 1848 et dans les années postérieures. Incorporer la couronne de Saint Venceslas dans l'unité allemande, c'était, pour les Tchèques ainsi que pour les autres Slaves cisleithans, le commencement de la fin, l'anéantissement de leurs droits nationaux, le renoncement à tout ce qu'ils avaient gagné par leur renaissance. C'était contraire aux principes dont leur mouvement d'émancipation était sorti, et les Tchèques s'y opposèrent en vertu des mêmes principes qui furent invoqués par les Allemands et qui devaient servir à la réalisation de l'unité pangermanique.

Toutes les promesses des Allemands libéraux et de la commission des Cinquante de Francfort ne purent rien changer à l'opinion des Tchèques rendus méfiants. D'un autre côté, les Magyars étaient favorables aux visées germaniques, car introduire la Cisleithanie dans l'unité allemande, c'était briser complètement les liens qui rattachaient la Hongrie à l'Autriche, et la

libération totale des Magyars en serait sortie inévitablement.

Cette situation était redoutable pour les Tchèques et les autres Slaves d'Autriche et de Hongrie. En effet, si ces plans se réalisaient, les Tchèques et les Slaves du Sud seraient sacrifiés à l'Allemagne, sur le libéralisme de laquelle ils ne pouvaient compter, et avec raison; d'un autre côté, les Serbes, les Croates, les Roumains et deux millions et demi de Slovaques — ce qui était le plus important pour les Tchèques — seraient sacrifiés à la domination des Magyars, qui n'avaient jamais montré la moindre tolérance à l'égard des autres nationalités en Hongrie. Dans l'Autriche constitutionnelle et fédéraliste, les Slaves auraient nécessairement la majorité; dans l'unité allemande et dans la Hongrie indépendante, ils seraient une minorité opprimée, sans droits, vouée à la ruine à laquelle ils avaient, un demi-siècle auparavant, si difficilement échappé.

Ainsi la politique tchèque était logiquement antiallemande, antimagyare, elle était autrichienne, elle était dynastique. L'Autriche puissante était leur seul but, l'Autriche des Habsbourg, qui n'avait jamais montré d'égards pour eux, qui n'avait jamais rendu justice à leurs revendications, qui pendant de longs siècles n'avait fait que suivre une politique antislave.

Il s'agissait donc de l'existence de l'Autriche. La dynastie absolutiste considérait la propagande pangermaniste comme dangereuse, craignant à la fois la hardiesse des libéraux et des radicaux républicains allemands de Francfort et la dislocation de l'Autriche, qui devait être la conséquence de la réalisation de leurs projets. Elle n'admettait l'unité allemande

qu'avec la prépondérance de l'Autriche. Mais elle n'avait que de la répugnance pour une Allemagne libre, où les gouvernements des États particuliers ne seraient plus rien et où l'Autriche ne jouerait pas le premier rôle.

Dans ces conditions, la dynastie devait prendre le parti des Slaves. Mais elle n'en fit rien, car c'était aller à l'encontre de toutes ses traditions, de toute sa politique passée. Le gouvernement hésitait donc, son action était incohérente, indécise. Mais, attachée à ses anciens projets d'une grande Allemagne avec l'Autriche prépondérante, soutenue par les États catholiques du Sud, la maison d'Autriche voulait participer à tout prix à la formation de l'Allemagne nouvelle pour y conquérir la préséance contre sa rivale prussienne. Elle se décida donc à étouffer le mouvement slave qui pouvait nuire à l'Autriche aux yeux de ses amis d'Allemagne. En effet, une Autriche où l'élément slave serait prépondérant n'aurait jamais pu aspirer à être à la tête des États purement allemands.

Ce sont ces plans dynastiques qui ont forcé le gouvernement tout d'abord à rester indécis, puis à prendre enfin nettement le parti des Allemands contre les Slaves. Il convoqua pour le 25 et le 29 avril 1848 les électeurs pour élire les députés au Parlement de Francfort.

Les Tchèques furent irrités. Ils ne voulaient à aucun prix l'unité de l'Allemagne. Les polémiques au sujet du Parlement de Francfort devinrent encore plus passionnées, les rancunes des Tchèques et des Allemands se montrèrent ouvertement.

L'attitude des Tchèques fut exposée et précisée par la lettre fameuse adressée par Palacky à la commis-

sion des Cinquante, lorsqu'il reçut d'elle l'invitation de prendre part à ses travaux préparatoires pour l'Assemblée constituante. Dans cette lettre il conteste l'affirmation des Allemands que la Bohême ait toujours appartenu à l'Allemagne. Les rapports de l'Allemagne et de la Bohême étaient, suivant lui, des rapports de souverains, et nullement de peuples. Les efforts du Parlement sont dirigés contre l'indépendance de l'Autriche et menacent par cela même les nationalités slaves dans leur existence. Palacky donne ensuite tous les arguments mentionnés plus haut, qui forcent les Tchèques à s'abstenir de participer à la formation de l'Allemagne nouvelle. C'est dans cette lettre, où tout le programme politique des Tchèques et des Slaves autrichiens de 1848 est exprimé avec une clarté absolue, que Palacky prononça sa phrase célèbre et souvent citée : « En vérité, si l'État autrichien n'existait pas depuis longtemps déjà, nous devrions, dans l'intérêt de l'Europe, dans l'intérêt même de l'humanité entière, travailler à ce qu'il se constituât. » Plus tard, quand Palacky a vu que nous étions livrés complètement par les Habsbourg aux Allemands, il compléta cette phrase par une autre déclaration, non moins célèbre : « Nous étions avant l'Autriche, nous existerons après elle. »

Cette période de la politique tchèque fut le dernier essai de réconciliation entre les Tchèques et la couronne. Les Habsbourg les trahirent une fois de plus, et, sans scrupules, ils les sacrifièrent aux Allemands et à leurs égoïstes plans dynastiques.

Voyant qu'il était impossible pour le moment de constituer une grande Germanie placée sous leur hégémonie, ils se retirèrent de la scène et se préparèrent

à une lutte nouvelle. Après de vains essais pour arriver à établir une constitution, ils revinrent de nouveau à l'absolutisme, qui dura jusqu'à 1860, et les procédés chers aux deux Ferdinand du dix-septième siècle furent remis en vigueur dans la lutte contre les Tchèques. Les désastres militaires obligèrent enfin François-Joseph à octroyer une constitution à ses peuples. En 1860, il promit, dans le Diplôme d'octobre, d'établir un régime constitutionnel basé sur les principes fédéralistes. Les Tchèques, forcés de renoncer à toute espérance de reconstitution de l'unité des pays tchèques sous la forme d'un État indépendant lié aux autres provinces autrichiennes par la seule personne du monarque, réclamaient comme programme minimum une constitution dans laquelle les diverses provinces de l'Empire, et particulièrement les pays tchèques, jouiraient d'une assez large autonomie. En un mot, ils voulaient une Autriche fédérale, sans pour cela renoncer à jamais à la réalisation de leur but suprême : l'indépendance complète de leur pays.

Mais la constitution octroyée par l'empereur au mois de février 1861 fut, au contraire, essentiellement centralisatrice ; en outre, son système électoral visait à réduire à l'impuissance l'élément slave dans toute la monarchie. Car la dynastie poursuivait toujours son but historique, ranger sous son sceptre la grande Germanie tout entière. Et ce programme exigeait l'anéantissement préalable des Slaves.

La défaite de Sadova elle-même ne mit pas fin à cette politique insensée. Même après Sadova, la cour de Vienne ne voulut pas renoncer à l'hégémonie dans les pays allemands et pensa quelque temps à une revanche. Mais, épuisé par la guerre et par les luttes inté-

rieures, le dernier des Habsbourg fut forcé d'accorder des concessions aux Magyars. En 1867, il consentit à diviser la monarchie en deux États centralistes. Ce n'était d'ailleurs que le terme final et inévitable d'une évolution historique commencée depuis longtemps déjà. Cette combinaison avait, pour François-Joseph et pour les Magyars, l'avantage de faciliter les moyens de mater les Slaves. Les Slaves d'Autriche furent livrés aux Allemands, ceux de la Hongrie aux Magyars. *Divide et impera* fut toujours la devise des gouvernements de Vienne.

La lutte recommença alors entre les Tchèques et Vienne. L'établissement de l'empire allemand sous l'hégémonie de la Prusse fit réfléchir le gouvernement autrichien. Il se demanda s'il n'y avait pas lieu de modifier sa politique et de l'orienter autrement. En 1871, François-Joseph engagea des négociations avec les Tchèques; il leur promit solennellement de satisfaire à leurs désirs. Une ère nouvelle sembla être sur le point de luire en Autriche.

Mais les adversaires séculaires des Slaves, les Allemands et les Magyars, s'opposèrent énergiquement à cette politique.

Berlin intervint, et les Magyars déclarèrent ouvertement qu'ils ne pourraient jamais tolérer une autonomie tchèque, dangereuse pour leur domination sur les Slovaques.

Les Habsbourg nous trahirent une fois de plus. Et, à titre de compensation, comme nous osions nous montrer peu satisfaits, on envoya à deux reprises en Bohême le général Koller, chargé de nous dompter en massacrant, en emprisonnant sans mesure, en usant de toutes les persécutions et de toutes les corruptions.

Dans les trente dernières années, les Tchèques adoptèrent une nouvelle tactique politique : au lieu de se livrer à des révoltes ouvertes, ils se préparèrent en silence pour des temps plus propices. Ils travaillèrent à leur développement économique, à l'agrandissement de leur influence politique; ils occupèrent progressivement les postes importants de l'administration, réussirent à acquérir de nouveaux droits pour l'usage de leur langue et pour leurs écoles; ils fortifièrent leur autonomie locale, améliorèrent l'enseignement public. Ils remportèrent de brillants succès d. cette habile campagne d'émancipation. En même temps ils combattaient avec acharnement les prétentions des Allemands et des Magyars à régir toute l'organisation intérieure de la monarchie. On connaît les détails de ces luttes, et il est inutile de rappeler que les Parlements de Vienne et de Budapest ne purent jamais fonctionner régulièrement par suite de l'obstruction slave.

En effet, le régime absolutiste continuait à être pratiqué des deux côtés de la Leitha avec la même brutalité. Et c'était justement cet absolutisme qui servait de lien entre la cause magyare et la cause allemande.

Quand la guerre éclata, nous étions en pleine lutte. Nos partis politiques n'ont jamais renoncé à leur ancien programme national, et, dès que le premier coup de canon fut tiré sur Belgrade, une seule voix retentit à travers tous les pays tchèques : « Cette guerre doit nous affranchir enfin du joug des Habsbourg, des Allemands et des Magyars. »

C'est sa situation intérieure qui a fatalement jeté l'Autriche dans cette guerre. Elle n'a jamais accepté le programme fédéraliste. Le régime actuel ne pouvait

durer plus longtemps, en raison de la résistance des Slaves qui s'accentuait et devenait de plus en plus puissante. Il fallait à tout prix briser cette résistance. En outre, la guerre de 1870 avait modifié sensiblement la politique extérieure de la monarchie. Bismarck, avec une perspicacité remarquable, avait renoncé à dépouiller l'Autriche de ses provinces allemandes. Il cherchait ainsi à réaliser indirectement, mais sûrement, le plan pangermanique en gagnant l'Autriche-Hongrie tout entière. Il prévoyait les temps où les conditions intérieures de cet État forceraient les deux peuples qui y exerçaient leur prédominance à chercher l'appui des Prussiens et à se jeter dans leurs bras. Pour mieux assurer le succès de son plan, il détourna les ambitions de l'Autriche vers les Balkans en lui faisant attribuer deux nouvelles provinces yougo-slaves et en lui montrant la route de Salonique. L'Autriche, avec l'augmentation de sa population slave, vit sa situation intérieure rendue encore plus instable, et, décidée à poursuivre à tout prix sa politique dynastique et impérialiste, voulant sauver le caractère allemand et magyar de la monarchie, résolue à rester dans ses traditions séculaires, la cour de Vienne se vit forcée d'accepter l'hégémonie prussienne. L'Autriche devint l'avant-garde du *Drang nach Osten* allemand, et son gouvernement prépara et déclancha la catastrophe actuelle.

L'Autriche-Hongrie, voilà la grande coupable!

IV

LA DESTRUCTION DE L'AUTRICHE-HONGRIE ET LA DÉCHÉANCE DES HABSBOURG S'IMPOSE!

Et voilà pourquoi la formule de Palacky sur la nécessité de l'existence de l'Autriche-Hongrie n'est plus vraie. Palacky l'avait émise en 1848, comme la base de la politique tchèque; celle-ci est aujourd'hui tout à fait opposée : c'est la destruction de l'Autriche-Hongrie et l'unification des Tchéco-Slovaques.

Si Palacky vivait encore, il serait avec nous dans les rangs des révolutionnaires tchèques. En 1848, on pouvait encore se bercer d'espérances. Il croyait fermement que l'Autriche constitutionnelle ne pouvait être que démocratique; et celui qui dit démocratie, dit aussi liberté. Il en fut bien déçu. Et pourtant, il n'avait pas encore fait, comme nous, la triste expérience d'un demi-siècle d'existence avec les Habsbourg, les Allemands et les Magyars de l'ère constitutionnelle. Il croyait que l'Autriche-Hongrie ne pouvait être que slave; il ne soupçonnait ni l'évolution de la politique yougo-slave, ni la transformation des Allemands autrichiens en pangermanistes forcenés, ni l'évolution des Magyars, les alliés traditionnels de la Prusse, ni le plan de l'Europe Centrale Pangermanique.

Il n'avait pas encore remarqué cette impossibilité

essentielle et profonde de changer la nature de ces deux peuples, de leur dynastie et de la structure de l'État dualiste.

Enfin, et c'est là la raison la plus forte de toutes, en 1848 nous étions à l'aube de notre renaissance. Nous entrions à peine sur la scène politique; sans préparation, sans expérience, sans traditions et sans chefs éprouvés, sans force intérieure économique, politique et intellectuelle, il était beaucoup plus difficile pour nous de nous lancer dans une politique aussi hardie, aussi indépendante qu'à présent. Nous n'avons jamais renoncé à notre idéal d'indépendance; mais en 1848 la situation générale était beaucoup moins favorable à notre programme national qu'aujourd'hui.

Aujourd'hui tout est bien changé. Nous n'avons plus les espoirs de Palacky. Nous avons l'expérience de plus d'un demi-siècle, nous avons assez de force aussi pour pouvoir vivre de notre propre vie. Voilà pourquoi la formule de Palacky ne peut plus servir d'argument en faveur de l'existence de l'Autriche-Hongrie.

Pour me résumer, voici notre réquisitoire contre les Habsbourg :

Ferdinand Ier, Ferdinand II, Marie-Thérèse, Joseph II, François Ier et François-Joseph se sont tous rendus coupables de plusieurs coups d'État. Ils ont parjuré leurs serments solennels. Les successeurs des deux Ferdinand, Léopold II et François-Joseph, ont fait au peuple tchèque des promesses solennelles de satisfaire ses désirs : ils n'ont pas respecté leur parole. François-Joseph lui-même nous a fait cinq déclarations solennelles promettant de remplir ses engagements comme roi de Bohême. Il n'a jamais tenté le moindre effort pour exécuter ces promesses.

Les deux Ferdinand, leurs successeurs, Marie-Thérèse, Joseph II et les autres ont toujours essayé d'anéantir notre peuple. Ils y avaient réussi presque complètement, et c'est comme par miracle et malgré eux que nous avons échappé à l'anéantissement définitif. Tous les Habsbourg ne se sont servis de la nation tchèque que comme moyen de satisfaire leur soif de domination universelle. Ils ont érigé en système la politique qui devait nous condamner pour toujours à l'asservissement matériel et à la misère intellectuelle et morale. Parmi tous les monarques de cette dynastie il n'y en a pas eu un seul qui ait été pour nous non pas un ami, mais au moins un souverain loyal plus ou moins juste. Tous furent nos ennemis déclarés, tous régnaient sur les pays tchèques comme en pays conquis.

Ce sont là des expériences qu'on ne peut oublier. Ce sont des griefs que nous soumettons à l'opinion publique européenne au moment où il s'agit de dégager les responsabilités pour les actes passés et présents des deux empires centraux.

V

LES TCHÉCO-SLOVAQUES ET LES MAGYARS : UNE LÉGENDE A DÉTRUIRE

Disons quelques mots seulement de notre dernier adversaire, les Magyars. Les Slovaques avaient toujours vécu unis et en contact très étroit avec les Tchèques de la Bohême et de la Moravie. A la fin du neuvième siècle, ils étaient réunis sous le même sceptre d'un prince national et formaient l'empire de la grande Moravie, quand, tout à coup, en 907, les Magyars envahirent leur pays.

Cette invasion eut des conséquences désastreuses : les Slaves du Nord furent séparés de leurs frères yougo-slaves, et les Magyars devinrent les voisins des Allemands. C'est à partir de cette époque que commencèrent les luttes des Tchèques avec les Magyars. Les Tchèques de Bohême et de Moravie résistèrent toujours victorieusement et restèrent indépendants. Les Slovaques qui occupent la région au nord du Danube, dans la Hongrie actuelle, se trouvaient dans une situation assez pénible, car, géographiquement, l'envahissement de leurs régions était plus facile. Aussi les Magyars réussirent-ils à s'emparer de la Slovaquie vers 1025.

Depuis cette époque elle est toujours restée sous la

domination de l'État magyar. Elle a conservé son caractère tchèque et slave, pour plusieurs raisons : les Magyars, repoussés dans les plaines de la Hongrie (ancienne Pannonie), n'avaient pas assez de force matérielle et morale pour pouvoir s'assimiler cette population et la dominer brutalement. D'autre part, la pénétration pacifique des Magyars n'était pas possible pour un peuple qui était resté trop oriental.

Une autre raison encore, c'est que les pays tchèques commencèrent bientôt à se rapprocher des Hongrois pour combattre le péril turc. A partir de la fin du treizième siècle, cette union se continua assez régulièrement. L'avènement de la dynastie des Jagellon (1471) la rendit presque définitive. Lorsque les Habsbourg ont été appelés au trône tchèque et magyar, ils ont fondé cette unité forcée qui a donné aux Slovaques la possibilité de faire partie du même État que les Tchèques.

Cela a beaucoup facilité les relations économiques, politiques et surtout intellectuelles des deux branches de la nation tchéco-slovaque et a sauvé l'existence des Slovaques et l'unité nationale du peuple tchèque.

Aussi, à l'aube du dix-neuvième siècle, lorsque les nationalités austro-hongroises commencèrent à s'éveiller, les Slovaques se rendirent immédiatement compte de leur unité nationale avec les Tchèques et agirent d'accord avec eux. Les Tchèques, de leur côté, s'opposèrent en 1848 à la désagrégation de la monarchie au profit des Magyars, voulant conserver leur lien politique avec les Slovaques. Ils combattirent pour le fédéralisme en Autriche-Hongrie afin que les Tchèques et les Slovaques fussent unis en un seul groupe national indépendant. De leur situation géogra-

phique les Slovaques ont retiré un grand avantage : dans la grande lutte avec la maison d'Autriche qu finit si tragiquement pour les Tchèques, les grandes persécutions et les grands sacrifices que les Tchèques eurent à souffrir et à supporter de la part des Habsbourg leur furent épargnés.

Les Slovaques ne furent atteints que partiellement et indirectement. C'est grâce à cela qu'ils ont pu conserver plus facilement leurs traditions nationales et qu'ils ont joué un si grand rôle dans l'œuvre de la renaissance tchèque au commencement du dix-neuvième siècle.

En 1848 commence une ère nouvelle de la vie nationale des Slovaques et du développement des rapports entre les Tchèques et les Magyars. L'Autriche-Hongrie fut ébranlée par la révolution. Les Magyars, pour s'affranchir, entreprirent la lutte à main armée contre Vienne.

Dès le premier moment, les Slaves austro-hongrois combattirent pour la liberté nationale, politique, constitutionnelle; mais ils craignaient les ambitions allemandes et magyares.

Tout d'abord, les Tchèques se dressèrent contre les pangermanistes allemands de Francfort, et les Slovaques et les Croates luttèrent contre la révolution magyare. Il était évident, et ils le reconnurent immédiatement, qu'une Hongrie indépendante sous la domination magyare, c'était la mort des Slaves, et particulièrement des Slovaques.

Pendant longtemps on s'est représenté, en France et en Angleterre, les Magyars comme des adversaires décidés de la cour de Vienne, comme des champions de la liberté et de l'indépendance, du droit et de la

justice. On manifestait des sympathies à un peuple qui, jadis opprimé, a su se dresser en 1848 contre ses oppresseurs en hissant le drapeau de la révolution. On ressentait du respect devant son énergie inlassable à poursuivre ses plans politiques en 1861, 1867 et même jusqu'à l'époque actuelle. On ne s'était pas aperçu que ce peuple n'était plus depuis longtemps opprimé, mais que, bien au contraire, il avait échangé son rôle d'opprimé pour celui de l'oppresseur le plus brutal et le plus malhonnête. Il s'était émancipé de Vienne pour devenir bourreau des Slovaques, des Serbo-Croates et des Roumains, sans parler des Ruthènes. Les légendes anciennes persistaient pourtant, à cause de manœuvres très habiles des politiciens magyars. Ils avaient le pouvoir dans leurs mains, ils avaient donc la force et l'argent. Ils achetèrent la presse, publièrent des livres, fondèrent des revues et des journaux. Leur propagande représentait le peuple magyar comme un des meilleurs artisans de la civilisation. En outre, leur riche aristocratie nouait des relations un peu dans tous les pays et avait accès dans les milieux politiques de tous les États; aidée par les souvenirs historiques, elle gagna facilement des sympathies en Angleterre et en France.

Les expériences que nous avons faites depuis 1848 ont donné raison à nos craintes. Il n'y eut jamais de pires oppresseurs que les Magyars.

Il faudrait des volumes entiers pour raconter ce que les Slovaques ont eu à souffrir sous leur joug. Ils leur ont tout refusé : droits politiques, droits de créer des écoles, droits relatifs à l'usage de la langue. Il n'y a, en effet, presque pas d'écoles slovaques nationales, il n'y a pas d'enseignement secondaire, encore moins

d'enseignement supérieur. La liberté de la presse n'existe pas; on ne saurait trouver aujourd'hui un seul publiciste slovaque ni un homme ayant travaillé publiquement pour la cause slovaque, qui n'ait pas fait plusieurs fois connaissance avec les prisons magyares. Les trois millions de Slovaques ont juste trois députés au Parlement de Budapest. En Hongrie, on vit actuellement en plein régime oriental. La place me manque pour raconter cette longue série de cruautés commises par les Magyars envers les Slovaques et les Yougo-Slaves et qui font qu'ils sont haïs par tous les Slaves, encore plus que les Allemands.

Depuis un demi-siècle ils déploient toutes leurs intrigues, tous leurs misérables moyens pour magyariser nos Slovaques. Dans certaines régions ils y sont parvenus. Ils le faisaient avec une persévérance d'autant plus grande qu'ils sentaient leur domination menacée par le développement et les progrès politiques, économiques et intellectuels des Tchèques. Le dualisme qui devait étrangler d'un même coup les Tchèques et les Slovaques était leur œuvre. Quand les Tchèques étaient sur le point d'obtenir de Vienne quelques concessions, c'est toujours eux qui, comme en 1871, l'ont empêché. Ils étaient nécessairement les alliés les plus fidèles et les plus traditionnels des Allemands, et toute leur existence nationale et politique dépend de cette alliance.

C'est à eux qu'incombe principalement la responsabilité pour le déchaînement de la guerre actuelle.

La politique balkanique de la monarchie était avant tout une politique magyare. La lutte contre la Serbie était menée par la Hongrie, qui contenait plus de quatre millions de Serbo-Croates, plus que par l'Au-

triche, qui n'en avait qu'un seul million. Les efforts pour unifier les Yougo-Slaves menaçaient avant tout la Hongrie. La guerre douanière contre la Serbie, depuis 1907, était menée au profit des agriculteurs magyars et au dommage de l'industrie autrichienne. Les Magyars revendiquaient le droit d'exploiter seuls la Bosnie et l'Herzégovine, et ils considéraient le chemin de Salonique et de la mer Égée comme leur chose.

Toutes les persécutions des Serbo-Croates en Slavonie et en Croatie depuis 1907 sont leur œuvre. Ils ont mis en scène le fameux procès d'Agram. Enfin, il y a en Hongrie seulement huit millions de Magyars, et ils sont presque en minorité contre les Slaves seuls, sans compter les Roumains. Le développement politique et économique de ces peuples menaçait déjà la domination magyare; ils exigeaient le suffrage universel, qui aurait privé complètement les Magyars de leur prédominance. Pour les Magyars, il n'y avait qu'un seul moyen de résoudre tous ces problèmes : c'était une guerre victorieuse. Aussi, dans le Conseil de la couronne qui décida, en juillet 1914, la déclaration de guerre à la Serbie, la voix de Tisza et de la noblesse magyare fut décisive.

Il ne faut donc pas être surpris de leur rôle actuel. Bien au contraire, ce sont eux « le troisième grand coupable » de cette guerre.

A l'heure du châtiment qui frappera certainement les grands coupables de cette guerre, les Hohenzollern, les Habsbourg et les Cobourg, l'Europe ne devra pas oublier leurs plus fidèles collaborateurs magyars.

Non seulement il faut détruire l'Autriche, mais avant tout il faut démembrer la Hongrie, séparer les

Magyars des Allemands en ne leur laissant que le territoire habité par eux, et délivrer les Slaves.

Les Habsbourg, les Allemands et les Magyars, tels sont nos trois grands ennemis. Telle est l'histoire de nos âpres luttes contre eux. Ce sont là les traits essentiels de la philosophie de notre histoire. C'est là, enfin, la vraie introduction historique à la lutte gigantesque d'aujourd'hui.

VI

LES TCHÉCO-SLOVAQUES ET LA GUERRE DE 1914

a) La conduite de la nation et des soldats tchèques.

La guerre a été une énorme surprise pour nous, et nous n'étions pas encore préparés suffisamment à une lutte décisive. Mais à Vienne et à Budapest on suivait avec effroi notre développement matériel et moral, on suivait aussi avec rage le puissant mouvement yougoslave, et on se rendait compte que l'évolution normale et paisible vers le démocratisme moderne devait fatalement délivrer tous les Slaves autrichiens. Les Allemands autrichiens et les Magyars, qui se distinguaient par une cruauté plus grande encore, suivaient donc avec joie les préparatifs des Allemands de l'empire pour la réalisation de la grande Germanie. L'ancienne rivalité, qui, du reste, n'était que superficielle, entre la Prusse et l'Autriche, a depuis longtemps disparu, car les Habsbourg préféraient être inféodés aux Hohenzollern plutôt que d'être les souverains d'un État où les Slaves ne seraient pas opprimés. Ils s'accommodèrent fort bien d'être les souverains nominaux d'une Autriche agrandie des provinces balkaniques. Les vassaux de Berlin, ne voulant pas modifier leurs

procédés et craignant la désagrégation de leur empire moyenageux, décidèrent de déclancher la catastrophe européenne pour assurer pendant quelques siècles encore notre asservissement.

Il était donc naturel que, dès le premier jour de la guerre, toute la nation tchèque, sans exception, manifestât son hostilité contre l'Autriche et l'Allemagne.

Les Tchèques reconnurent, dès le début, que la guerre victorieuse pour l'Allemagne et pour l'Autriche signifierait :

a) la réalisation des rêves pangermaniques ;

b) la germanisation de l'Autriche;

c) l'asservissement des Slaves autrichiens.

Faute d'une préparation suffisante pour une révolte méthodique à main armée, ils durent se résigner à une résistance passive.

Les journaux publièrent des articles contre l'Autriche; la population refusa nettement de souscrire aux emprunts; elle refusa également de mettre à la disposition du gouvernement les réserves de vivres, contribuant ainsi à la banqueroute financière et économique de la monarchie.

Aujourd'hui il n'y a pas une seule fraction de la nation qui serait avec l'Autriche.

Enfin, les soldats tchèques refusaient systématiquement de marcher et de combattre pour l'Autriche.

Ils travaillaient ainsi contre elle pendant les campagnes en Serbie et en Galicie, et, par leur attitude, ils réussirent à désorganiser et à démoraliser grandement l'armée austro-hongroise.

Il faudrait pouvoir suivre la conduite des soldats tchèques jusque dans ses moindres détails pour se

rendre exactement compte du tort qu'ils ont causé à l'Autriche et à l'Allemagne.

Le 11e régiment tchèque, de la ville de Pisek, refusant de marcher sur Valjevo, en Serbie, fut à deux reprises décimé. Le reste fut mis sous les canons des Serbes et puis fut complètement écrasé par l'artillerie magyare, qui, se voyant en danger, se vengea cruellement sur les Tchèques. Quand quelques soldats tchèques du 102e régiment, de la ville de Benesov, blessés, furent évacués du front serbe (au moment de l'offensive de Potiorek à la fin de novembre 1914) et envoyés en Bohême, ils racontèrent comment les soldats de ce régiment communiquaient avec leurs amis les Serbes, comment ils s'entretenaient les uns et les autres de tranchée à tranchée et comment cette fraternisation finit par la reddition des soldats tchèques, par le désastre sur la Kolubara et par la désorganisation complète de l'armée austro-hongroise du Sud.

Le 36e régiment, de Mlada Boleslav, se mutina dans les casernes et fut massacré en partie; plus tard il fut dissous. Dans les Carpathes, le 88e régiment, voulant se rendre, est tombé sous le feu croisé de la garde prussienne et des Honveds magyars. Le 35e régiment, de la ville de Pilsen, fut transporté dans un train sur le champ de bataille de Galicie; une demi-heure après son débarquement il était déjà dans les tranchées russes, où on l'accueillit avec un grand enthousiasme. Les soldats de ce régiment qui ne réussirent pas à passer chez les Russes furent massacrés par les Autrichiens et par les Prussiens.

Pour compléter ce tableau, il faut raconter l'histoire tragique de la reddition du 28e régiment tchèque, de Prague, qui a fait tant de bruit, il y a un an, et qui

caractérise le mieux le véritable état d'esprit de la population tchèque.

Ce régiment s'était rendu aux Russes le 3 avril 1915 dans les Carpathes, avec tout son matériel et sa musique. Presque deux mille hommes passèrent ainsi aux Russes, et dès leur arrivée une grande partie se mit en devoir de combattre contre les Autrichiens. Puis ils furent transportés à Kiev, où ils furent reçus avec joie et sympathie. Les cercles militaires de Vienne étaient furieux. L'empereur, dans un ordre du jour lu à tous les soldats, flétrit à jamais ce régiment, ordonna sa dissolution et fit déposer son drapeau dans le musée militaire de Vienne.

A cet incident se rattache une histoire extrêmement douloureuse pour les Tchèques, qui touche aussi l'Italie et qui est restée jusqu'ici inconnue. La dissolution du 28e régiment avait fait beaucoup de bruit partout et infligé un démenti cinglant à tous les racontars autrichiens prétendant que tout était pour le mieux en Autriche-Hongrie. Elle avait aussi provoqué des sentiments de révolte chez les Tchèques en Bohême et en Moravie. Les cercles militaires de Vienne décidèrent donc, pour effacer cette impression, de se venger sur les Tchèques d'une manière des plus brutales. L'automne dernier, ils formèrent un nouveau bataillon du 28e régiment, composé exclusivement de jeunes gens de vingt ans; ils les envoyèrent sur le front de l'Isonzo et, sans égards, sans pitié, sans le moindre scrupule, ils les exposèrent au tir le plus meurtrier de l'artillerie italienne, près de Gorizia. Après une attaque furieuse, dix-huit soldats seulement sont revenus; le reste de ces mille jeunes hommes est resté sur le champ de bataille. Immédiatement après, l'empereur

a fait lire un nouvel ordre du jour à l'armée, proclamant que la honte du 28e régiment de Prague était effacée par les sacrifices de ce régiment sur l'Isonzo...

Ceux des soldats qui ont survécu à ce crime ont raconté que ce fut un véritable carnage, qu'ils furent mis exprès à l'endroit où ils devaient être massacrés et qu'ensuite on les excita encore contre les Italiens... On a compris à Prague tout ce qu'a d'odieux ce misérable attentat de la tactique du gouvernement viennois, lorsqu'il a décidé de se venger ainsi.

Les petits incidents, mutineries locales, refus d'obéir aux ordres, rixes sanglantes par suite de mauvais traitements infligés aux soldats tchèques par les officiers allemands, sont innombrables. Tout cela continuait à désorganiser les armées austro-hongroises. De nombreux complots de soldats tchèques pour encourager leurs camarades à se rendre furent découverts. Leur exemple fut si contagieux qu'il fut suivi par les soldats allemands. A Gorliza on a découvert, au mois d'avril 1915, un complot de soldats tchèques où un certain nombre de soldats allemands-autrichiens étaient compromis; on a décimé le régiment. On peut juger d'après cela quel était l'état de l'armée en général. Et cela a duré depuis le mois d'août 1914 jusqu'au mois de mai 1915. A partir de ce moment, les régiments tchèques n'existent plus, étant tous disséminés entre les soldats allemands et magyars.

b) La terreur dans les pays tchèques.

Cette conduite de la population tchèque et des soldats a provoqué, de la part du gouvernement autrichien, des répressions farouches.

Toute la vie politique fut suspendue. Les trois partis d'opposition, le parti radical, le parti national social et le parti progressiste, furent dissous, leurs journaux supprimés. Tous les principaux chefs de la nation furent emprisonnés ou exilés, et tous ceux qui étaient jugés dangereux, savants, publicistes, journalistes, furent l'objet des persécutions les plus abjectes.

Le gouvernement est arrivé aujourd'hui à supprimer les trois quarts des journaux tchèques et les journaux slovaques en Hongrie. Ceux qui continuent encore à paraître en Bohême et en Moravie sont littéralement rédigés par la police et par les autorités militaires.

Les condamnations à mort de civils prononcées en Autriche depuis le commencement de la guerre dépassent déjà le chiffre effroyable de quatre mille; les pays tchèques y participent pour un millier de condamnés, dont un grand nombre sont des femmes.

Il y a eu plusieurs procès monstres à Brno, à Prague, à Kyjov, à Litomerice, à Vienne.

Pour se débarrasser des députés tchèques dangereux, on en a mobilisé une quarantaine.

On sévit actuellement, de la façon la plus odieuse, contre tous ceux qui travaillent à l'étranger pour la cause tchèque; on tracasse et on persécute leurs familles, leurs parents et même leurs amis. Le gouvernement espère intimider ainsi ses adversaires. En outre, on retient un certain nombre de condamnés à mort en prison et on menace de les exécuter, si un mouvement populaire se déchaînait; on leur laisse entrevoir l'espoir d'avoir la vie sauve à condition que personne ne bouge. Il ne se passe pas un jour, à présent, sans qu'un certain nombre de condamnations à mort ou à

de longues années de prison ne soient prononcées en pays tchèques. Les journaux même, qui cependant ne doivent rien publier à ce sujet, sont chargés de laisser deviner, à mots couverts, cette menace.

On a confisqué non seulement les propriétés de tous ceux qui furent condamnés pour délits politiques, mais on a encore érigé en système les confiscations de propriétés des soldats tchèques qui sont en Russie et de ceux qui étaient prisonniers de guerre en Serbie. On a supprimé d'un même coup les allocations à leur famille, et leurs femmes et leurs enfants meurent ainsi de faim. Les autorités militaires se vengent de la sorte de leurs défaites sur les innocents.

La Slovaquie a été victime des mêmes procédés et des mêmes mesures que la Bohême et la Moravie. Tous les hommes politiques slovaques furent mis hors d'état de créer des ennuis aux Magyars; les uns furent emprisonnés, les autres mobilisés. Ceux qui ont échappé à l'une ou à l'autre de ces deux mesures furent soumis à une étroite surveillance de police. Le pays fut dépeuplé, des centaines de personnes furent fusillées, lorsque les Russes arrivèrent dans les Carpathes; les journaux et les publications slovaques ont été supprimés. Aujourd'hui le pays est véritablement mort, et le gouvernement magyar de Tizsa triomphe avec impudence sur ses ruines.

Dans ces derniers mois, le gouvernement s'est acharné d'une manière toute particulière contre les livres tchèques, les recueils de chansons nationales, les cartes postales, etc. On a même confisqué les livres scientifiques traitant les questions slaves; on a enlevé aux éditeurs les livres de Dostojevsky, de Tolstoï, de Miljukov, les recueils d'études slaves exclusivement

scientifiques, les programmes des partis, les livres d'histoire, etc. La police de Prague use, à ce point de vue, de pratiques d'un caractère tout à fait moyenageux, avec un manque absolu de scrupules.

Enfin, le gouvernement autrichien, complètement dans la main des Prussiens, s'est décidé à procéder à des mesures de germanisation. Les droits relatifs à l'usage de la langue tchèque dans l'administration, devant les tribunaux, dans les chemins de fer, droits qui furent l'objet de luttes acharnées pendant deux générations d'hommes politiques, ont été abolis d'un seul trait de plume. On a mis les chemins de fer dans les mains des militaires prussiens, on a supprimé l'usage de la langue tchèque dans l'administration où elle était légalement employée auparavant; on a fermé aux Tchèques l'accès aux fonctions de magistrats et aux emplois, dans lesquels ils avaient parfois réussi à être les maîtres chez eux. On prépare ainsi la voie à la germanisation complète et à l'absorption des Tchèques et des Slaves autrichiens par les Prussiens.

*
* *

Tel est à peu près, dans les grands traits, l'état des choses en Bohême, en Moravie et en Slovaquie. Le peuple est spolié de ses droits les plus élémentaires, privé de vivres, appauvri par la guerre qui le ruine; meurtri par des persécutions brutales et cruelles, violenté par les procédés de la police, des soldats et de l'administration; privé de ses chefs, de ses journaux, de ses livres et de ses chansons nationales, livré à une germanisation toujours grandissante, pratiquée sans vergogne. Désorienté, malmené, complètement à la

merci de ses bourreaux, loin de tous ses alliés naturels et démoralisé par des informations mensongères, il se trouve dans une situation désespérée.

Mais, en dépit de tout, il n'a pas cessé d'avoir confiance dans la victoire des alliés et dans son affranchissement définitif du joug abject des Austro-Magyars.

VII

L'ESPRIT NATIONAL TCHÉCO-SLOVAQUE ET LA FRANCE

Nous avions donc devant nous trois ennemis terribles, qui s'opposaient continuellement à l'accomplissement de notre tâche sacrée, volontairement acceptée et poursuivie avec tant d'enthousiasme.

En dépit de cela, à force de volonté et d'énergie nous avons pu apporter à l'humanité notre part de progrès et de civilisation et des œuvres d'une valeur inestimable. Au moyen âge, en effet, nous avions une littérature très développée, et notre pays a donné le jour à des hommes tels que Huss, Chelcicky et Coménius. Nous avons donné au monde l'exemple d'un peuple qui place au-dessus de tout les richesses intellectuelles et morales, sa liberté de conscience et le plus haut idéal de justice; nous avons été les initiateurs de la pensée individualiste moderne; nous sommes parvenus, grâce au dévouement et à l'enthousiasme d'une petite poignée d'hommes pleins de courage, à régénérer notre pays, à le ressusciter comme par miracle pour une vie nouvelle, après un long et douloureux martyre sans exemple dans l'histoire.

Nos « éveilleurs » nationaux reprirent nos anciens idéals religieux et moraux et les répandirent autour d'eux. Dobrovsky, Kollar, Safarik, Palacky, sont des

hommes ayant rendu chacun d'inoubliables services au monde slave. Dobrovsky et Safarik sont les fondateurs de la linguistique et de l'archéologie slave ; Kollar est le premier apôtre de la grande solidarité intellectuelle slave; Palacky est l'un des historiens les plus remarquables de l'Europe, et l'importance de son œuvre dépasse de beaucoup les limites étroites de l'histoire d'une petite nation slave.

Nous avons réussi à bâtir solidement notre maison tchèque : par un travail acharné, continuellement entravé par la dynastie et par les Allemands, nous avons réussi à faire de nos pays les territoires les plus riches de l'Autriche-Hongrie, de sorte qu'ils nourrissent véritablement les autres provinces. Nous avons eu des phalanges d'écrivains, des littérateurs, des savants du plus grand mérite dont nous pouvons aujourd'hui être justement fiers, en les comparant à ceux des autres nations civilisées. Nous avons établi une organisation perfectionnée d'enseignement primaire et d'enseignement secondaire et créé une université florissante. Nous avons réussi à obtenir en Bohême ce qu'aucune nation, à l'exception d'une seule, n'a pu faire encore : l'absence presque complète d'illettrés. Nous avons des écrivains tels que Macha, Nemcova, Neruda, Vrchlicky, Machar, Sova, Brezina, dont la valeur est égale à celle des plus illustres écrivains étrangers contemporains et qui restent malheureusement inconnus en dehors de leur pays, parce qu'ils appartiennent à une petite nation slave et que l'ère des nations slaves n'est pas encore venue.

Nous avons nos arts nationaux, notre peinture, notre sculpture et notre musique, notre art populaire slovaque. Ils peuvent rivaliser avec les arts des na-

tions les plus développées et se rapprochent sur beaucoup de points de l'art français.

Enfin, — c'est notre légitime orgueil, — nous avons réussi à faire tout cela par nos propres forces. Car les détestables et méprisables gouvernements autrichiens ne faisaient que nous exploiter, nous pressurer, nous asservir, et ne cherchaient qu'à étouffer notre développement : c'est après avoir payé à Vienne des sommes effroyables d'impôts et de contributions que nous avons pu parvenir à économiser, au prix des plus grands sacrifices, quelques petites sommes destinées à soutenir notre enseignement, à secourir nos artistes et nos entrepreneurs, à aider nos écrivains et nos sociétés par des subventions privées.

Et, en dépit de ces luttes terribles contre des ennemis brutaux et sans égards, nous sommes restés fidèles à notre noble tradition idéaliste. Il n'y a pas chez nous de philosophes comme Nietzsche, d'historiens comme Mommsen et Treitschke, de politiciens comme Bismarck; la tradition idéaliste humanitaire de Huss, de Chelcicky, des frères Moraves, de Dobrovsky, de Kollar, de Palacky, se retrouve chez tous les écrivains déjà cités, chez Macha, Vrchlicky, Cech, Machar, Brezina; chez les publicistes comme Havlicek; chez les hommes d'État comme Rieger; chez les philosophes et les hommes politiques comme Masaryk. Nous aurions pu prendre aux Allemands leurs pratiques de violence et il nous aurait été possible de secouer le joug de la force brutale en appelant à nous les millions de Slaves orientaux.

Mais nous avons toujours refusé d'entrer dans cette voie. C'est par ce caractère idéaliste et humanitaire, qui se reflète dans toute notre histoire et que repré-

sente chacun de nos grands hommes, c'est par ce caractère, dis-je, que nous nous rapprochons le plus de nos frères slaves, les Russes. Si nous demeurons profondément Tchèques, nous sommes aussi profondément Slaves.

Je suis extrêmement heureux de pouvoir faire ressortir ce caractère national du peuple tchèque précisément par des exemples empruntés aux relations de la nation tchèque avec la France. J'ai déjà mentionné les luttes séculaires, les efforts de Jean Huss, de Chelcicky, des frères Moraves, de Coménius, pour la liberté de conscience, et leurs liens étroits avec le mouvement philosophique individualiste en France qui aboutit à la Révolution française et créa la France actuelle.

La nation tchèque meurtrie, abattue, presque anéantie par les persécutions des Germains et des Habsbourg, a trouvé dans cette Révolution française des éléments qui l'ont ressuscitée à une vie nouvelle et l'ont sauvée d'une mort certaine sous la poussée du flot germanique. Ce réveil national aux dix-huitième et dix-neuvième siècles fut l'œuvre des écrivains et des publicistes, dont la plupart étaient nourris des grandes doctrines idéalistes des philosophes français. L'âme tchèque, profondément idéaliste et humanitaire, ne pouvait que trouver dans l'âme française, si généreuse et si éprise des plus nobles idéals, sa sœur et son soutien dans la lutte pour le meilleur avenir de l'humanité.

On sait aussi que Palacky, en 1848, quand il commença sa lutte contre les Allemands, l'Autriche et les Magyars, invoquait la grande devise de la Révolution française : Liberté, Égalité, Fraternité, mettant en elle toutes ses espérances et la prenant pour base de tous ses efforts pratiques en vue de la libération de son pays.

Plus tard, en 1869, Rieger adressa à la France un manifeste où il invoquait justement ces affinités de cœur des deux nations et démontrait l'intérêt qu'avait la politique française à aider les Tchèques dans leur lutte contre les Allemands qui menaçaient de les étouffer.

On connaît, enfin, aujourd'hui la protestation de la nation tchèque tout entière en 1870. Soulevée d'indignation contre les Prussiens agresseurs, suivant avec une immense douleur les événements militaires, elle protesta avec véhémence, par la voix de ses députés de la Diète de Prague, contre l'annexion de l'Alsace-Lorraine. On ne saurait mieux exprimer ces nobles sentiments, communs à la fois aux Tchèques et aux Français, qu'en rappelant le passage suivant de cette mémorable déclaration :

« La nation tchèque ne peut pas ne pas exprimer sa plus ardente sympathie à cette noble et glorieuse France qui défend aujourd'hui son indépendance et le sol national, qui a si bien mérité de la civilisation et à laquelle nous sommes redevables des plus grands progrès réalisés dans les principes d'humanité et de liberté.

« La nation tchèque a la conviction qu'une telle humiliation que le fait d'arracher un lambeau de son territoire à une nation illustre et héroïque, remplie d'une juste fierté nationale, serait une source inépuisable de nouvelles guerres et, par conséquent, de nouvelles blessures à l'humanité et à la civilisation.

« Le peuple tchèque est un petit peuple, mais son âme et son courage ne sont pas petits. Il rougirait de laisser croire par son silence qu'il approuve l'injustice, ou qu'il n'ose pas protester contre elle, parce qu'elle a pour elle la puissance.

« Il ne veut pas laisser abaisser dans l'histoire le nom tchèque. Il entend demeurer fidèle à l'esprit de ses aïeux qui, les premiers en Europe, ont inscrit sur leurs drapeaux le principe de la liberté de conscience et, en face d'ennemis supérieurs en nombre, ont soutenu le bon combat jusqu'à l'épuisement de leurs forces. »

Voilà, quelle est et quelle était toujours la vraie expression de l'esprit et de la tradition tchèques. Elle était toujours telle et restera telle aussi à l'avenir.

VIII

LES SOUFFRANCES DU PASSÉ ET LES ESPÉRANCES DE L'AVENIR

En somme, si l'on résume l'histoire du peuple tchèque, on voit clairement la situation tragique dans laquelle il s'est toujours trouvé et l'immense fardeau qui a toujours pesé sur son existence.

Pendant douze siècles il se bat furieusement contre un ennemi huit fois plus fort, sans espoir de pouvoir jamais s'en débarrasser.

Il commence la réforme religieuse; il la réalise et surmonte — au prix de quels sacrifices! — cette énorme crise morale.

Il se révolte contre la dynastie; mais, vaincu, il est soumis à une vengeance effroyable; ses chefs périssent sur l'échafaud et lui-même est condamné pendant plusieurs siècles à une extermination féroce, lente et systématique.

Il meurt enfin. Du moins il semble mort pendant un certain temps; mais il n'est qu'abattu.

Une poignée d'hommes qui ne vivent que d'enthousiasme pour la cause de leur pays le réveillent... Et quand il s'éveille, il est de nouveau profondément changé : il subit une nouvelle grande crise morale et religieuse et est redevenu catholique.

Imaginez-vous bien ce que cela signifie pour une nation dont le caractère est profondément religieux de changer ainsi, à deux reprises, de foi religieuse.

En 1848, il se lance dans la politique et il se trouve dans une situation on ne peut plus tragique. Il doit se résoudre à défendre l'existence de l'État qui l'opprime, qui ne lui fait que du mal. Il combat pour la dynastie qui l'a dépouillé traîtreusement de toutes ses richesses morales et matérielles, qui l'a misérablement écrasé, et qui, ne pouvant pas l'assommer d'un seul coup, lui permettait à peine de vivoter en attendant le moment opportun de lui donner le coup de grâce. Un destin malheureux et fatal le plaçait dans une situation telle, qu'il était forcé de défendre ses propres bourreaux et accomplir la tâche odieuse d'aider à son propre ensevelissement.

Enfin, dans les trente dernières années, il s'est préparé activement et avec succès pour prendre sa revanche et pour se libérer intellectuellement, moralement et matériellement.

Peut-on s'imaginer une existence nationale plus mouvementée, plus tragique et plus malheureuse?

Et l'histoire du peuple tchèque est devenue plus tragique encore au cours de cette guerre, où on l'a enrégimenté dans les armées de ses bourreaux, où l'on en a fait de la chair à canon, destinée à être sacrifiée pour le seul profit de ses exploiteurs, de ses persécuteurs, de ses tyrans, des adorateurs cyniques de la violence prussienne et magyare, où l'on emploie le meilleur de ses forces à réaliser enfin cette Europe centrale germanique qui n'a pu être réalisée en 1848, et qui, presque réalisée aujourd'hui, constitue pour lui une menace de souffrances infinies.

C'est pour échapper à nos souffrances du passé, qui nous menacent aujourd'hui plus que jamais; c'est pour assurer notre avenir à jamais et pour devenir un appui d'une haute valeur morale et militaire pour la France; c'est, enfin, pour nous débarrasser pour toujours d'un danger qui nous menace tous, que les Tchèques crient aujourd'hui leur malheur et demandent l'indépendance complète de leur nation, l'indépendance absolue, vis-à-vis de Vienne, de Budapest et aussi de Berlin. Et voici quel est leur « *Ceterum autem censeo...* » :

L'Autriche-Hongrie doit être démembrée!

Sur ses ruines, l'État tchéco-slovaque, comprenant la Bohême, la Moravie, la Silésie et la Slovaquie, doit être constitué. La Pologne autonome, avec laquelle il voisinera au nord; la Russie, qui sera sa voisine à l'est, dans les Carpathes, formeront, avec l'État tchèque indépendant, une barrière infranchissable contre l'Allemagne. Au sud, la grande Serbie, composée des territoires serbes, croates et slovènes, et rattachée au territoire tchèque par un corridor entre la Leitha et le Raab, en Hongrie, achèvera l'encerclement de l'Allemagne. L'Italie aidera les Slaves à écarter définitivement l'Autriche et l'Allemagne de l'Adriatique. La Transylvanie sera rattachée à la Roumanie, et la Hongrie, indépendante, ne conservera que les territoires exclusivement habités par les Magyars. Le principe des nationalités sera ainsi appliqué dans ses grandes lignes, en tenant compte, évidemment, des nécessités politiques et stratégiques. (Voir la carte p. 66-67.)

Cette solution du problème austro-hongrois écartera à tout jamais les plans des pangermanistes de Berlin; elle barrera définitivement la route au *Drang*

nach Osten des Allemands, — à la poussée germanique vers l'orient. Les Slaves, appuyés les uns sur les autres, de la mer Baltique à l'Adriatique, continuellement menacés par les Allemands, auront intérêt à se secourir. La France et l'Italie, également menacées par les Germains, deviendront nécessairement leurs alliées naturelles. L'Autriche disloquée ne sera plus en état de fournir à l'Allemagne, l'ennemi redoutable de la France, cinquante millions d'hommes, comme chair à canon; les Magyars, séparés de l'Allemagne et de l'Autriche, privés de la possibilité d'opprimer les nations slaves et roumaine, ne pourront plus renouveler leur politique criminelle à Vienne et à Berlin.

Ce serait avant tout l'Allemagne qui se trouverait ainsi affaiblie, réduite à ses propres forces, incapable, toute seule et menacée encore par ses voisins slaves de l'Est, de recommencer ses exploits d'aujourd'hui.

Les avantages économiques pour la France ne seront pas moindres. L'État tchéco-slovaque, très riche, très développé, avec la grande sphère économique de la grande Serbie dans son voisinage, dirigera tous ses efforts économiques et financiers du côté de la France. Ce sera un territoire de plus de cent vingt mille kilomètres carrés, avec presque quatorze millions d'habitants, où l'activité économique de la France trouvera le meilleur accueil. Les Tchéco-Slovaques, comme les Français, seront obligés, après la guerre, de continuer la lutte économique contre l'Allemagne. Quo de plus naturel, alors, que de se tendre la main à travers cette même Allemagne?

Et puis, de tous les Slaves, les Tchèques ne sont-ils pas les plus occidentaux? C'est de la France qu'ils se rapprochent plus que des autres nations occidentales

par leur culture, par leur littérature et par leur art. Aussi c'est à elle et aux autres puissances de l'Entente qu'ils s'adressent aujourd'hui, en revendiquant, tant dans leur propre intérêt que dans celui de la France elle-même, la préparation dans ce sens des conditions des futurs traités, pour assurer à l'Europe, dans l'avenir, une paix juste et durable.

IX

APPEL AUX PUISSANCES DE L'ENTENTE

La nation tchèque, en présence de la guerre, n'a pas attendu, pour prendre parti, de connaître son résultat, comme certains neutres. Toute son histoire, tout son passé, lui indiquaient quel camp il fallait choisir. De même que la guerre actuelle était l'aboutissement fatal de l'histoire des Austro-Magyars et de la dynastie autrichienne, de même la lutte à outrance contre ces puissances de ténèbres constituait pour les Tchèques l'aboutissement nécessaire, logique et fatal de leur histoire.

Il n'y avait pas d'hésitation possible. Deux ans avant la guerre, tous les cœurs tchèques vibraient à l'unisson en entendant annoncer les victoires glorieuses de leurs frères serbes, et la nation tchèque tout entière s'empressait, avec le plus grand enthousiasme, de porter secours à ses frères yougo-slaves. Maintenant, les deux gouvernements criminels de Vienne et de Budapest nous jetaient dans un conflit tragique ; ils envoyaient nos soldats en Serbie pour faire entre-tuer les Slaves au profit des Germano-Magyars. Il n'y a que les Habsbourg qui soient capables de pareilles ignominies. Nous ne pouvions combattre contre nos frères serbes et russes, nous ne pouvions contribuer à l'écrasement

A cette place devait figurer
page 62 : la suppression nous

Carte dont il est fait mention
été demandée par la Censure.

des Français, pour lesquels nous avons toujours eu tant d'amour et tant de respect.

Mais non seulement nos sentiments, mais notre honneur aussi était en jeu.

Entourés de tous les côtés par nos ennemis, envahis par les armées prussiennes, jugulés, persécutés et meurtris, nous avons répondu à l'appel de nos sentiments. Nous connaissons les Habsbourg et nous savons ce qui nous attend si l'Europe nous laisse, après la guerre, dans les mains de nos ennemis. Nous nous sommes révoltés comme on peut se révolter aujourd'hui, et nous savons que le sort de nos ancêtres après la bataille de la Montagne Blanche nous est réservé par les Prussiens, les Austro-Magyars et les Habsbourg. Nous n'avons pas de garanties sûres de notre libération de la part de l'Europe, et les puissances de l'Entente ne se sont pas encore déclarées publiquement en notre faveur. Nous n'attendions pas ces garanties, et nous nous sommes cependant rangés à leurs côtés, car la nation de Jean Huss, de Coménius, de Kollar, de Palacky, ne pouvait agir autrement.

Aussi nous ne venons pas en France pour supplier l'Europe de ne pas nous laisser écraser sous le joug pangermanique. Ce que nous avons fait, nous l'avons accompli comme un devoir. Nous venons pour faire voir par les faits, par notre conduite, par notre passé, quelles étaient nos traditions, quelles ont été nos luttes et quels sont nos désirs actuels. Nous voulons démontrer à l'Europe, par des preuves irrécusables, que les Austro-Magyars et les Habsbourg ne pouvaient en aucun cas agir autrement, que seul le contraire eût été incompréhensible. Nous voulons faire comprendre qu'opprimer, exploiter, violer tous les

droits et commettre tous les crimes, c'est là la seule, la vraie tradition des Habsbourg et des Austro-Magyars. Nous exposons ici notre tragique situation, parce que nous voudrions faire comprendre que toutes ces cruautés vont nécessairement se répéter, que les Autrichiens, les Magyars, les Habsbourg et les Hohenzollern s'uniront de nouveau à la première occasion pour nous écraser et nous asservir définitivement. Comment n'essayeraient-ils pas de le faire encore, puisqu'ils l'ont fait déjà pendant douze cents ans? Comment peut-on devenir tout d'un coup juste, équitable, modéré et doux, lorsqu'on a été pendant des siècles oppresseur, criminel, violent et barbare? Si l'Europe est aujourd'hui étonnée, révoltée du spectacle écœurant que nous donne la coalition des Hohenzollern-Habsbourg-Cobourg, nous, Tchèques, nous n'en sommes nullement surpris. Vraiment, nous éprouvons quelque tristesse en constatant qu'en Europe occidentale on connaissait si peu Vienne et Budapest, et que, pendant longtemps, on s'est naïvement laissé conter des légendes sentimentales sur le vieil empereur de Schœnbrun et bercer d'illusions sur la politique chevaleresque des Magyars.

Nous voudrions faire comprendre que l'unique moyen de briser la force de cette bande d'oppresseurs en Europe centrale est de détruire complètement le noyau austro-magyar sur lequel elle base sa politique. Il faut que l'Europe comprenne enfin l'histoire de cet empire et de cette dynastie. Un État qui a joué un tel rôle dans l'histoire doit disparaître de la carte de l'Europe! Une dynastie qui a rempli sa tâche d'une telle manière, qui, à travers les siècles, n'a jamais fait une seule action bienfaisante dans tout le cours de sa

politique néfaste, ne doit plus conserver un pouvoir dont elle ne se sert que pour semer des malheurs et des crimes!

Nous voudrions enfin faire comprendre que l'Autriche, pour sauver sa tradition et son ancien caractère, ne peut faire autrement que de se livrer à la Prusse. La pangermanie est l'aboutissement fatal de l'évolution de la situation dans l'Europe centrale. Il n'y a donc pas d'autre moyen que de détruire l'Autriche-Hongrie pour arrêter le *Drang nach Osten* des Prussiens et pour briser à jamais l'hégémonie allemande en Europe. Il faut, en outre, établir une barrière infranchissable contre les Prussiens et les réduire à leur propre force, qui pourrait être facilement contenue s'ils recommençaient un jour leurs sinistres exploits d'aujourd'hui. Cette barrière — comme nous l'avons mentionné déjà plus haut — est très facilement réalisable : La Bohême indépendante, appuyée au nord à la Pologne unifiée et autonome, et unie à la Yougo-Slavie par un corridor séparant, le long de la Leitha, les Allemands des Magyars, formerait cette barrière slave à jamais infranchissable. La destruction de l'Autriche qui s'ensuivrait, la réduction des Magyars à leur territoire propre, comptant huit millions d'habitants exclusivement magyars, et leur séparation des Allemands par les territoires slaves rendrait à jamais impossible le recommencement de la catastrophe mondiale actuelle.

Voilà ce que nous voudrions persuader aux puissances de l'Entente. Nous, Tchéco-Slovaques, qui avons supporté tant d'âpres luttes et éprouvé tant de souffrances, nous avons le plein droit aujourd'hui à mener une existence nationale complètement indépendante.

Notre ténacité, notre patience, notre persévérance et notre labeur incessant sont les gages certains que nous ne faillirons pas à notre tâche.

Mais nous avons encore une plus haute conception de la vie. Le sort de celui qui doit combattre continuellement pendant toute son existence contre trois monstres épouvantables qui ne lui laissent jamais un seul instant de répit est bien triste. Nous avons vraiment assez de cette lutte stérile. Nos ambitions sont beaucoup plus élevées. Nous désirerions si vivement pouvoir continuer les traditions de nos grands ancêtres; nous souhaiterions si fortement de collaborer avec toute notre activité aux grandes œuvres civilisatrices de notre pauvre humanité; nous voudrions tellement rivaliser, dans la production des nouvelles richesses intellectuelles et morales, avec tous ceux qui ne veulent plus être à la remorque des barbares dans l'Europe définitivement libérée!

C'est pour cela que nous crions aujourd'hui à tous ceux qui s'intéressent à cette œuvre de salubrité européenne : *Détruisez l'Autriche-Hongrie!*

Enlevez aux Habsbourg la possibilité de continuer leur rôle néfaste! Libérez les Slaves autrichiens! Unissez les Tchéco-Slovaques et les Yougo-Slaves! Comprenez enfin votre intérêt, comprenez l'intérêt de l'Europe, comprenez l'intérêt de l'humanité!

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

I. Les Tchéco-Slovaques : le sens de leur histoire 5
II. La lutte des Tchéco-Slovaques contre les Allemands.... 8
III. Les Tchéco-Slovaques et les Habsbourg..... 11
a) L'extermination des Tchèques en Bohême et en Moravie..... 13
b) Les luttes politiques de la nation ressuscitée 25
IV. La destruction de l'Autriche-Hongrie et la déchéance des Habsbourg s'impose! 33
V. Les Tchéco-Slovaques et les Magyars : une légende à détruire..... 38
VI. Les Tchéco-Slovaques et la guerre de 1914..... 45
a) La conduite de la nation et des soldats tchèques.. 45
b) La terreur dans les pays tchèques 49
VII. L'esprit national tchéco-slovaque et la France 54
VIII. Les souffrances du passé et les espérances de l'avenir. 60
IX. Appel aux puissances de l'Entente..... 65

PARIS. — IMPRIMERIE DELAGRAVE

LBMy'21

Librairie *DELAGRAVE*, 15, rue Soufflot, Paris.

Ouvrages d'Actualité

BIBLIOTHÈQUE D'HISTOIRE ET DE POLITIQUE

La Grande Serbie, par E. Denis, professeur à la Sorbonne. 8e Édition. In-18, 2 cartes, br. 3 50

L'Italie, par A. Pingaud. Préface de E. Denis. In-18, br. . . 3 50

La Guerre, par E. Denis. In-18, br. 3 50

La Guerre vue en son cours, par Paul Leroy-Beaulieu, de l'Institut. 1re année. In-18, br. 3 50

La Bataille de l'Ourcq *(5 et 11 Septembre 1914)*. Vue panoramique (0,52 × 0,92). — Livret explicatif avec cartes, par Gervais-Courtellemont. 3e Édition. Vue et Livret in-8°. . . . . 5 »

Les Pays Balkaniques, Géographie Militaire, par le Général Niox. In-18, br. 2 50

Sous-Marins et Submersibles, par M. Laubeuf, ingénieur en chef de la Marine. 30 dessins, 8 planches photo. In-8°, ill. br. 3 50

Histoire de la Marseillaise, par J. Tiersot. Ill. 8 planches photo. In-8°, br. . . . . 6 »

Souvenirs de la Cour du Kaiser, par Miss A. Topham, *traduit de l'anglais*. In-18, br. 3 50

Pro Patria — Extraits poésie, de Victor Hugo. Préface de G. Simon. Couverture de Forain. In-18, br. 1 50

La Belgique — Extraits prose, de Victor Hugo. Préface de G. Simon. Ill. 8 planches photo. In-8°, br. . . . 2 »

Petits Jeux pour nos blessés, par Solange Peilat. In-18, cart. 1 60

La Vie Militaire, par E. de Amicis, *traduit de l'italien*. In-18, br. 3 50

Chez eux, par Léon Blanchin, blessé rapatrié. In-18, br. 2 »

A l'arrière, par Jean Breton. In-18, br. . . . . 2 »

L'A B C de la Guerre Navale, par Raymond Lestonnat. In-8°, ill. 32 planches hors texte, br. . . . . 4 »

L'Alsace-Lorraine, son histoire, son héroïsme, ses aspirations, son martyre, par A. Prignet. Préface de Daniel Blumenthal, ancien maire de Colmar. In-8°, ill., br. . . 4 »
relié 5 50

DB
48
B4
1916a

Benes, Edvard
Détruisez l'Autriche-Hongrie!

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 10 16 03 09 011 0